Document généré le 12 août 2025 17:34

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

Balconville

Geneviève Letarte

Numéro 62, automne 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/80150ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)
2369-2359 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Letarte, G. (2015). Balconville. *L'Inconvénient*, (62), 28–29.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

BALCONVILLE

Geneviève Letarte

L'été avait bien commencé : un petit séjour au bord de l'océan Pacifique chez la mère de mon conjoint, suivi d'une dizaine de jours à la campagne chez mes parents. Dans les deux cas, des endroits magnifiques, calmes et aérés ; des gens que j'affectionne avec qui partager des repas, jaser au bord de l'eau, échanger des souvenirs en prenant un verre ; bref, d'agréables parenthèses en dehors de la ville, doublées de relations humaines qui ont du sens. Je rentre à Montréal peu après le 1er juillet et constate qu'il y a eu trois changements de locataires dans l'immeuble de six logements où j'habite. Pour quiconque travaille à domicile, de nouveaux voisins représentent toujours une sorte de menace, surtout quand leur balcon jouxte le vôtre de si près que les conversations pénètrent dans votre intimité. Je m'étais habituée au couple de Français qui, pendant trois ans, se sont montrés d'une telle discrétion qu'il n'était pas toujours possible de deviner s'ils étaient à la maison ou pas. Des voisins parfaits, du moins dans le genre pas dérangeants. Ils n'étaient pas sympathiques et répondaient avec difficulté aux salutations que nous leur adressions, mais ils étaient polis et, surtout, silencieux. Quand la femme est tombée enceinte l'année dernière, nous avons compris que cette cohabitation idéale était terminée : les appartements de l'immeuble ne peuvent loger qu'une ou deux personnes, et encore faut-il que ce soit un couple partageant la même chambre. Il n'était pas difficile d'imaginer que la venue d'un bébé allait précipiter le départ de nos Français. Et c'est bien ce qui est arrivé : un samedi matin de la mi-juin, nous les avons surpris en train de transporter des boîtes en direction d'un gros camion loué pour l'occasion. Je m'y attendais mais cela m'a fait un choc : non seulement nos voisins seraient inévitablement remplacés par d'autres, certainement moins commodes, mais je me sentais un peu trahie du fait qu'ils ne nous avaient pas glissé mot de leur départ. Je suis peut-être trop sensible, mais elle me sidère parfois, la vie que nous menons dans les villes, où nous arrivons rarement à créer des liens avec nos concitoyens, de sorte qu'après s'être salués pendant des années dans les escaliers, sur le pas de la porte ou dans la rue, on déguerpit sans dire au revoir. Je suis la première à vouloir préserver mon intimité, et je ne cherche pas systématiquement la sympathie de tous les gens que je croise dans ma rue, mais j'apprécie le bavardage entre voisins, ces moments où l'on s'ouvre à autrui pour ensuite retourner chacun chez soi sans savoir quand aura lieu la prochaine rencontre, laquelle aura l'avantage de ne pas être planifiée, plutôt livrée au hasard des déplacements et des horaires de chacun. Oui, j'aime le caractère non engagé et pourtant engageant de ces relations qui n'en sont pas tout à fait mais qui constituent néanmoins une sorte de lien, et qui, s'additionnant les unes aux autres, composent une partie de votre réseau social. Ainsi, je « fréquente » depuis près de vingt ans ma voisine B., qui habite l'immeuble adossé au nôtre. B. fait bon usage de son balcon, où elle est souvent à lire dans sa chaise de camping ou à faire la sieste, étendue dans son hamac. D'un balcon à l'autre, nous échangeons des banalités sur la température, la pollution, les mauvais services de la Ville, le bruit des autobus des écoles hassidiques qui passent trop souvent dans la rue, ou encore sur nos états d'âme, partageant volontiers des recettes de cuisine, des conseils en matière de vitamines ou de saines habitudes de vie. Jusqu'à présent, il nous était facile de jaser ainsi, de manière impromptue, car les Français n'utilisaient jamais leur balcon, qui se trouve entre celui de B. et le mien. Or en ce matin de juillet, alors que je m'installe à ma table pour écrire, savourant d'avance ce moment privi-légié où rien d'autre ne m'appellera que le cheminement de ma voix intérieure, voilà que des voix très extérieures se font entendre sur le balcon d'à côté. Jetant un œil par la porte entrebâillée, j'aperçois deux jeunes gens assis sur des chaises en plastique, lui fumant une clope (ou plutôt un joint, à en juger par l'odeur qui parvient à mes narines) et elle raclant avec une fourchette le fond d'un contenant de *take-out* asiatique. Mon conjoint m'avait prévenue avant que je revienne de la campagne : nous avons de nouveaux voisins. Alarmée par cette nouvelle, j'avais d'abord été soulagée d'apercevoir sur le palier une femme d'un certain âge, maigre et aux mains veineuses. Une femme mûre, idéalement célibataire, il n'y a pas de meilleur voisinage. Mais je m'étais trompée : cette femme n'était pas la nouvelle locataire, mais la *mère* de l'un des jeunes gens qui bavardent à présent sur le balcon, à quelques pieds de moi. Assommée par cette évidence, me voilà gagnée par le désespoir. Non seulement mon conjoint, au chômage depuis peu, ne partira plus travailler tous les matins en me laissant le champ libre pour la journée, mais il me faudra en plus cohabiter avec un couple de jeunes hipsters qui, de toute évidence, n'auront aucun scrupule à niaiser sur le balcon, même en pleine canicule, pour y boire de la bière et fumer des joints dont la fumée pénétrera dans mon bureau en tenant des conversations qui se dérouleront essentiellement en anglais. Car il faut bien le dire, l'anglais est la langue qu'on entend de

plus en plus souvent dans le quartier et ma rue, qui fut longtemps peuplée de familles et de couples d'un certain âge, est désormais le foyer des jeunes cool qui n'ont pas les moyens des avenues plus branchées du Mile-End, tous ces jeunes anglos débarqués à Montréal le temps de faire des études à Concordia ou à McGill et qui repartiront ensuite faire de l'argent à Toronto, Calgary ou Vancouver sans avoir appris un mot de français ni s'être introduits le moins du monde dans « notre culture » (je ne suis pas raciste, mon conjoint est d'origine américaine). Assise devant mon ordinateur, je panique comme une souris prise au piège : comment continuer à écrire dans un bureau où l'on n'a plus la paix ? Décidant de faire une femme de moi, je sors sur le balcon, comme pour prendre l'air, et m'adresse d'un ton faussement désinvolte à la jeune femme, qui s'y trouve seule. Je commence par lui parler en français, mais à la vue de son regard écarquillé, je passe rapidement à la langue de Shakespeare : « *Hi, are you our new neighbours ?* » La jeune blonde me regarde d'un air surpris, comme si je faisais irruption dans son intimité (alors que c'est tout le contraire, on s'entend), et, bien déterminée à lui montrer qui mène ici, je lui tends la main en disant : « *Hi, my name is Geneviève…* », et elle de répondre poliment : « *Hi, I'm Carly. – Carly ? – Yes, C-A-R-L-Y* », répète-t-elle, au moment où le jeune homme revient s'asseoir sur le balcon. « *Hi, I am your neighbour, Geneviève,* dis-je en lui tendant la main. – *Andrew* », répond-il d'un ton affable. Je reste un instant à les observer en silence. Ils sont mignons, remarquez. Elle blonde, la peau saine et le regard vert. Lui grand et mince, les cheveux foncés, en shorts et grosses Doc Martens noires, un anneau à l'oreille. Le problème, c'est que je m'en fous : j'en ai assez de faire des gentillesses à des individus qui bientôt sortiront de ma vie sans crier gare. Et comment le proprio a-t-il pu louer à des gens aussi jeunes ? Tout en leur souhaitant la bienvenue dans cette rue que j'affectionne immensément (et à laquelle rend hommage l'écrivaine Abla Farhoud dans son roman *Le sourire de la petite juive*), je leur explique gentiment que dans cet immeuble mal isolé tout s'entend, que les locataires doivent être extrêmement respectueux les uns des autres, moi-même, je suis écrivaine et je travaille là, tout à côté, dis-je en pointant le doigt vers mon bureau, donc, vous comprenez, etc. Andrew et Carly me regardent en hochant la tête, lui me souriant plus aimablement qu'elle, qui commence sans doute à en avoir assez de la mégère d'à côté. Et il est vrai que la vieille *bitch* en moi se réjouit d'avoir marqué un point : je suis la doyenne de l'immeuble, ils doivent l'avoir compris ; je peux donc maintenant m'intéresser à eux. « *So, where do you come from ?* » Toronto. Sont-ils étudiants ? Non, ils viennent de terminer leurs études (l'un à Concordia, l'autre à McGill, etc.), et ils vont bientôt commencer à travailler. (Quoi, pas encore d'emploi ?! Comment vont-ils payer le loyer ? Sans doute encore la mère aux mains veineuses…) Je termine en leur souhaitant une bonne soirée et rentre chez moi, atterrée mais fière de mon attitude proactive : maintenant que j'ai établi un rapport de force entre nous, ils n'auront d'autre choix que de s'y plier… Ainsi donc, Andrew et Carly sont nos nouveaux voisins de palier, alors que Madison et Arsinee ont emménagé dans l'appartement d'en bas à gauche. Avant-hier, je suis passée devant leur porte ouverte et Madison, les cheveux hirsutes et le sourire franc, s'est aussitôt présenté, appelant son chum au fond de l'appart pour qu'il vienne me saluer. Voilà quelqu'un qui sait vivre, ai-je pensé. Madison et Arsinee doivent avoir dans la trentaine et, de toute évidence, ils sont *déjà* sur le marché du travail : je les vois rentrer le soir avec les courses pour le souper. Le seul hic, c'est qu'ils ont installé leur lit tout près de la fenêtre devant laquelle je suis obligée de passer chaque fois que je quitte la maison, et il m'est difficile de ne pas jeter un œil à l'intérieur, découvrant par un beau dimanche matin les têtes ébouriffées de nos deux garçons encore au lit à onze heures, un ours en peluche reposant entre eux. Bah, ça pourrait être pire, me dis-je, néanmoins soulagée quand des tentures rouges doublées d'un rideau de tulle blanc apparaissent deux jours plus tard à leur fenêtre. Voilà. Il ne nous reste plus qu'à rencontrer *l'autre* nouvelle voisine, celle qui a emménagé directement en bas de chez nous (j'espère que son système de son ne fera pas vibrer le plancher), et nous serons alors au fait de tout ce qui grouillera dans l'immeuble au cours de la prochaine année. Car je ne me fais pas d'illusions : tous ces jolis jeunes gens repartiront bientôt pour continuer leur vie ailleurs, et nous devrons encore subir les allées et venues de matamores tatoués transportant des divans et des étuis de guitare électrique tout en laissant tourner le moteur d'un énorme camion de déménagement. Philosophe, mon conjoint me rappelle que nous avons déjà été jeunes nous aussi ; n'avons-nous pas déjà dérangé des voisins avec nos soupers d'amis qui s'éternisaient dans la nuit ? Oui, dis-je. Mais à cette époque on parlait au téléphone *dans son salon*, pas sur le balcon, et on fumait *dans son appart*, pas dans celui des autres. Mais il a raison. À bien y penser, c'est peut-être nous qui ne sommes pas normaux, à notre âge, d'habiter un quatre et demie rudimentaire dans un immeuble mal isolé en espérant y rester encore le plus longtemps possible. Est-il normal, à presque soixante ans, de n'avoir pour tous biens qu'un ordinateur, des livres et quelques vêtements, de faire son lavage à la *laundromat* du coin, de circuler à vélo et d'occuper son temps à écrire de la poésie plutôt que de *liker* sur Facebook ? Et puis, nous n'avons pas de plan de retraite. Qu'allons-nous faire quand nous serons trop vieux pour grimper les trois volées de marches qui mènent à notre nid ? J'avoue que les publicités où un couple aux cheveux argentés marche main dans la main au bord d'un grand lac me font frémir. Face à l'avenir, je suis comme un cheval qui recule devant l'obstacle. Ce n'est pas très glorieux, j'en conviens. Mais je pourrais prétexter que vivre dans une certaine précarité vous garde jeune, sinon de corps, du moins d'esprit, comme des nomades obligés de s'adapter continuellement à leur environnement. Sédentaire dans les faits, nomade dans l'âme, n'est-ce pas un plan de vie tout à fait enviable ? Peut-être, mais je suis loin d'avoir atteint cette sagesse, et je sais que bientôt, tout bientôt, je cognerai sur le mur du salon pour faire taire les voisins, songeant peut-être avec une pointe d'envie au couple de Français qui, m'ont-ils dit, sont allés s'installer à Saint-Lambert, où ils disposeront d'une entrée de garage (pas de vignette de stationnement à payer), d'une terrasse où manger du barbecue (au lieu d'un balcon plein soleil donnant sur une rue bruyante) et surtout de grandes pièces aérées où leurs enfants pourront crier sans déranger personne. ■